

Tradition et critique des textes grecs

M. Jean IRIGOIN, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Cours : Deux traditions dissymétriques : Platon et Aristote.

Dans la leçon inaugurale, qui n'est pas encore parue, on a d'abord cherché à dégager les grandes lignes de l'évolution de la critique des textes grecs, de la Renaissance à nos jours. On a ensuite défini le sens, très large, qui sera donné au mot « tradition » dans notre enseignement, avant de présenter, à titre d'exemples, deux types de tradition dont l'étude a été renouvelée par des découvertes plus ou moins récentes.

Pour le cours lui-même, il n'était pas question de traiter dans leur ensemble deux traditions aussi riches que celles de Platon et d'Aristote ; chacune d'entre elles eût exigé plusieurs années. On a donc cherché à se placer dans une perspective différentielle visant à mettre en lumière les particularités, et donc l'originalité, de l'une et de l'autre. En même temps, on a tenté de faire connaître, en action, une méthodologie applicable à tout auteur grec, illustrant ainsi ce qui avait été dit à ce propos, de façon théorique, dans la leçon inaugurale.

D'une comparaison entre la vie et l'œuvre des deux philosophes on a retenu quelques faits : la différence d'âge, quarante-trois ans ; la différence d'origine : Platon est un Athénien, alors qu'Aristote est né à Stagire, en Chalcidique ; Aristote, à dix-huit ans, devient pour une vingtaine d'années le disciple de Platon, et c'est faute de lui avoir succédé à la tête de l'Académie qu'il fonde sa propre école, le Lycée ; l'œuvre de Platon destinée au public nous est parvenue tout entière, alors que d'Aristote nous n'avons que les traités dits ésotériques, réservés à l'école et aux élèves qui la fréquentaient. Pour montrer autrement que par l'examen de leur doctrine combien différaient les deux hommes, on a fait appel aux portraits exécutés de leur vivant et dont des répliques nombreuses nous sont parvenues. Pour Platon, c'est la statue de bronze du sculpteur athénien Silanion, offerte à l'Académie alors que Platon atteignait la soixantaine et dédiée aux Muses par son disciple perse Mithra-

datés fils d'Orontobatès, comme en fait foi l'inscription relevée par le rhéteur arlésien Favorinus et reproduite par Diogène Laerce dans ses *Vies des philosophes* (III, 25). De bronze également, la statue d'Aristote était l'œuvre de Lysippe de Sicyone, sculpteur attiré des souverains macédoniens ; elle avait été commandée par Alexandre le Grand en hommage à son ancien précepteur, vers 325, au moment où Aristote allait avoir soixante ans, ce qui fait que les deux philosophes sont représentés au même âge, à peu de chose près. Ces deux portraits ont offert l'occasion de rappeler que l'archéologue qui travaille sur des répliques plus ou moins tardives pour restituer l'original est, *mutatis mutandis*, dans une situation comparable à celle du philologue qui se propose d'éditer une œuvre antique à partir de copies médiévales. Une autre relation entre la tradition littéraire et la sculpture a été fournie par Lysippe : c'est à lui que l'orateur Lycurgue s'était adressé pour exécuter les statues des trois grands tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide, destinées à orner le théâtre de Dionysos, à Athènes ; comment séparer cette commande de l'édition officielle des trois tragiques, établie sur la proposition du même Lycurgue, prélude à d'autres choix qui jalonnent l'histoire des textes grecs, choix qui ont sauvé des chefs-d'œuvre et laissé périr tant d'autres ouvrages ?

On peut préciser la comparaison entre les œuvres des deux philosophes de bien des manières, par exemple en décomptant le nombre des mots qu'elles contiennent, soit, d'après les calculs de *Thesaurus Linguae Graecae* (Université de Californie, Irvine), 628 363 mots pour Platon et 1 022 959 pour Aristote. Malgré les pertes subies, l'œuvre de ce dernier est supérieure de plus de 60 % à celle du premier ; la disparité en extension est certaine. Le dénombrement des témoins directs de la tradition, papyrus antiques ou manuscrits médiévaux, fait apparaître une différence croisée, un chiasme si l'on préfère employer un mot grec. Avec un total supérieur à 1 000, les manuscrits grecs d'Aristote sont quatre fois plus nombreux que ceux de Platon, un peu plus de 260 ; la proportion serait beaucoup plus forte si l'on comptait les manuscrits des traductions latines. En revanche, la situation s'inverse pour l'antiquité, où les papyrus de Platon sont dix fois plus nombreux que ceux d'Aristote. Seule, comme on le verra l'an prochain, l'histoire de la tradition des deux philosophes explique ce renversement, surprenant en apparence.

*

**

Après ces observations de caractère général, on a commencé l'enquête par les manuscrits médiévaux de Platon : en 1887, Wohlrab en recensait 147 ; trois quarts de siècle plus tard, en 1962, N. Wilson en a inventorié 263. Comme il n'était pas question, dans une étude comparative, de débrouiller

tous les linéaments de la tradition directe, on s'est contenté de présenter, décrire et analyser les plus anciens témoins d'époque byzantine, quitte à ajouter, si le besoin s'en faisait sentir, un livre beaucoup plus récent.

Le premier de ces témoins est conservé à la Bibliothèque nationale sous la cote grec 1807 ; les éditeurs lui ont affecté le sigle *A*. C'est un manuscrit de grand format, 355 mm sur 250 mm, qui compte 344 folios, soit 688 pages sur lesquelles le texte est transcrit en deux colonnes de 44 lignes chacune. Le contenu est le suivant : *Clitophon*, *République*, *Timée*, *Critias*, *Minos*, *Lois*, *Épinomis*, *Lettres*, *Définitions*, plus sept dialogues présentés comme apocryphes, dont l'*Alcyon* qui figure aussi dans le corpus de Lucien de Samosate et que les Anciens attribuaient parfois à Léon l'Académicien (peut-être Léon de Byzance). Toutes ces œuvres sont numérotées de façon continue, de 29 (*Clitophon*) à 64 (*Axiochos*, le dernier des dialogues apocryphes), le décompte se faisant par livre pour la *République* (dix livres) et les *Lois* (douze livres). Il manque donc les dialogues correspondant aux numéros 1 à 28. Comme ce qui subsiste des signatures des cahiers montre que le *Parisinus* nous est parvenu complet, il s'ensuit qu'il est le second tome d'une édition complète de Platon en deux volumes. Avant de rechercher si le premier tome existe encore, on s'est intéressé à quelques particularités du manuscrit *A*. Tout d'abord à deux grandes omissions, suppléées dans la marge, aux livres V et VI des *Lois* ; elles sont de longueur à peu près égale, 700 lettres environ, ce qui nous invite à les traiter ensemble. Des omissions mineures, beaucoup plus courtes, comptent de 15 à 19 lettres : comme Schanz l'avait bien vu dès 1878, elles sont dues à l'omission de lignes du modèle utilisé par le copiste de *A*. A la différence de Schanz, suivi par Clark (1918), on a proposé d'attribuer les deux grandes lacunes non pas à l'omission d'une colonne du modèle (dont la présentation aurait alors été presque identique à celle de *A*), mais à l'omission d'un folio entier, soit deux pages portant chacune 20 à 22 lignes ($40 \times 17 = 680$; $42 \times 17 = 714$; $44 \times 16 = 704$). Ce que nous savons, grâce à Turner, de la typologie du codex ancien, permet qu'on rapproche de la source utilisée, pour les *Lois*, par le copiste de *A*, une feuille de parchemin contenant un passage du *Théétète* (*P. Antinoopolis* 78) que les spécialistes datent du début du VI^e siècle, quelques années avant la fermeture de l'École philosophique d'Athènes sur l'ordre de Justinien. Avec une telle mise en page, les *Lois* devaient occuper environ 680 folios, ce qui suppose une division en deux tomes légèrement inégaux contenant chacun six livres.

Dans cette première phase de l'étude, on avait en quelque sorte fait parler le manuscrit *A*, un peu comme une bande magnétique, et on l'avait écouté, y compris ses défauts (omissions de mots ou de passages entiers). L'intervention du paléographe, spécialiste de la datation des écritures, ajoute une précision : la copie a été effectuée au milieu ou dans le troisième quart du IX^e siècle. Le codicologue, qui était intervenu pour reconstituer la mise en page du modèle, va maintenant faire taire le manuscrit, comme s'il effaçait le texte de Platon,

et tendre l'oreille au bruit résiduel. En d'autres termes, ne tenant plus compte de l'écriture qui couvre les pages, il relève les traits imprimés avec une pointe sèche sur le parchemin pour guider l'écriture horizontalement et limiter son extension ou, si l'on préfère, déterminer la justification. Et voilà que le manuscrit de Paris, isolé par une réglure particulière à deux colonnes de 44 lignes, rejoint un groupe de manuscrits présentant, avec une mise en page différente, les mêmes particularités de réglure, les changements étant liés aux variations du format selon que la feuille de parchemin est pliée en deux, en quatre ou en huit, comme le montre le tableau ci-dessous :

Deux colonnes	Pleine page	
44 lignes 350 × 255 mm	33/34 lignes 270 × 180 mm	28 lignes 188 × 139 mm

Ainsi, par le seul examen codicologique, le manuscrit de Platon prend place dans un groupe de manuscrits à caractère philosophique dominant (avec Alexandre d'Aphrodise, Proclus, Damascius, Olympiodore et Simplicius), mais non exclusif (mythographes, doxographes, géographes mineurs, Pseudo-Denys, Théodoret). L'ensemble, dû à plusieurs copistes différents mais contemporains, constitue un témoignage capital sur la première renaissance byzantine, au temps des empereurs macédoniens (cf. P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin*, Paris, 1971).

Plusieurs des manuscrits de la collection sont les uniques témoins anciens des œuvres qu'ils portent ; les copies qui nous en sont parvenues datent de la Renaissance italienne. Le Platon de Paris a eu un sort un peu différent. Dans la première moitié du X^e siècle, il a été recopié partiellement par le scribe du *Vaticanus gr. 1* (sigle *O*). Deux cent cinquante ans plus tard, il a appartenu à Constantin, métropolitain de Hiéropolis en Phrygie. Selon une conjecture vraisemblable d'E. Pellegrin, reprise et précisée par A. Diller, il s'est trouvé au XIV^e siècle entre les mains de Pétrarque († 1374), qui, dans le *De ignorantia*, dénombreait son contenu de la manière suivante : « sedecim... Platonis libros domi habeo ». Le fondement de cette hypothèse est la présence assurée du manuscrit au château de Pavie dans la première moitié du XV^e siècle, comme l'attestent les inventaires de 1426 et 1459 : la description correspond au contenu de *A*, seul de son espèce. Dans la seconde moitié du même siècle, deux copies partielles de *A* sont exécutées, l'une (*Mutinensis gr. 89*) par Georges Valla, qui enseignait à Pavie et à Milan, l'autre (*Leidensis Voss. F. 74*), indirectement, par Georges Hermonyme, alors à Paris (le filigrane du papier utilisé est d'origine champenoise), pour Jean Picart, le grand-père maternel de Guillaume Budé. Peu après la conquête du Milanais (1499-1500) par Louis XII, le livre est passé entre les mains de Janus Lascaris, puis,

suivant une filière connue (cardinal Ridolfi, maréchal Strozzi, Catherine de Médicis), il a abouti à la Bibliothèque du Roi, aujourd'hui Bibliothèque nationale.

Le second en date des manuscrits de Platon appartient à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford : c'est le *Clarkianus* 39, qui se trouvait à Patmos, au monastère de Saint-Jean, quand le minéralogiste britannique E.D. Clarke en fit l'acquisition, en 1801. Le livre, qui porte dans les éditions le sigle *B*, a été copié en novembre 895 par Jean le Calligraphe pour l'une des grandes figures du premier humanisme byzantin, Aréthas, alors diacre de Patras et plus tard archevêque de Césarée de Cappadoce ; indication rare, le coût du parchemin était de 8 (ou 10 ?) pièces d'or (*nomismata*), et le copiste en avait reçu 13 pour son travail. De grand format, 340 mm sur 235 mm, le manuscrit compte 420 folios (840 pages) ; le texte est disposé à pleine page, sur 34 lignes. Complet, comme en fait foi la souscription finale, il contient 24 dialogues, de l'*Euthyphron* au *Ménon*, numérotés de 1 à 24, ce qui permet de voir en lui le premier tome d'un Platon complet, mais avec une division en deux parties, différente de celle que présente le *Parisinus A* puisque ce dernier commence avec le dialogue n° 29.

Plusieurs autres manuscrits copiés pour Aréthas nous sont parvenus. L'un est dû au même scribe, Jean le Calligraphe ; c'est un Aelius Aristide aujourd'hui partagé entre Paris (*Parisinus gr.* 2951) et Florence (*Laurentianus* 60, 3), et dont la mise en page à 34 lignes est identique à celle du *Clarkianus*. La même mise en page se retrouve dans le Lucien d'Aréthas (*Londiniensis Harleianus* 5694), œuvre non datée du copiste Baanes. On en retiendra que cette mise en page n'est pas une habitude de scribe, mais qu'elle a été adoptée pour une partie de la bibliothèque d'Aréthas.

Il faut rapprocher du *Clarkianus* un manuscrit de Venise (*Marcianus gr.* 185, sigle *D*) qui contient les dialogues 1 à 16, suivis du *Clitophon* (n° 29) et de la *République* (n° 30). Généralement daté du XII^e siècle, mais en réalité plus ancien d'une centaine d'années, ce manuscrit offre un texte si proche de celui de *B* dans les seize premiers dialogues qu'on y a souvent vu une copie de ce dernier. On relève de plus une particularité exceptionnelle, commune à *B* et à *D* : la présence d'indications stichométriques (décompte de lignes) pour deux dialogues, le *Cratyle* (n° 5) et le *Banquet* (n° 11), selon un usage attesté dans quelques livres antiques ; on entrevoit ainsi le caractère composite d'une collection qui paraissait homogène. On a longtemps admis que, pour la partie qui leur est commune, le *Marcianus* était une copie du *Clarkianus*. Il semble plutôt qu'ils aient une même origine. Par son format, 348 mm sur 260 mm, le *Marcianus* est très proche des manuscrits *A* et *B*, mais chacun de ses 349 folios porte 40 lignes de texte. Plus proche de *B* que de *A* par sa disposition à pleine page, *D* s'en distingue par le nombre des lignes, différence dont l'intérêt apparaîtra plus loin.

Pour l'historien de la tradition, l'existence de deux éditions de Platon remontant au moins au IX^e siècle ne fait pas de doute, mais toute comparaison entre elles est rendue impossible par le fait que les deux tomes qui nous sont parvenus n'ont aucun dialogue en commun. Le problème est donc de retrouver et d'identifier parmi les manuscrits plus récents ceux qui descendraient de l'un ou de l'autre des tomes perdus. La tâche est délicate, mais la recherche est facilitée par la différence de la division en deux : entre les dialogues 28 et 29 dans le cas du *Parisinus*, entre 24 et 25 pour le *Clarkianus* ; de plus, l'examen paléographique et codicologique apporte des observations négligées jusqu'à présent.

Comme on l'a vu avec le *Marcianus D*, la datation de certains manuscrits de Platon doit être revue. C'est le cas d'un autre manuscrit de Venise, le *Marcianus app. gr. IV 1* (sigle *T*), généralement attribué au XI^e siècle. Voici une quinzaine d'années, j'avais proposé de le vieillir sensiblement en fixant sa copie à la fin du X^e siècle ou au début du XI^e. Depuis lors, B.L. Fonkitch y a reconnu l'écriture de l'école d'Éphrem, ce qui permet de voir en lui une production constantinopolitaine de la seconde moitié du X^e siècle. Par son format, 372 mm sur 294 mm, le manuscrit *T* est le plus grand de tous les manuscrits anciens de Platon. Dans sa partie ancienne (ff. 5-212), le texte est disposé sur deux colonnes de 50 lignes. Cette partie contient trente dialogues, de l'*Euthyphron* au début du livre III de la *République* (389 d). Au f. 197^v, à la fin du *Ménexène* (n^o 28), on lit la souscription : τέλος τοῦ α' βιβλίου, soit : « fin du tome I ». Pour ce motif, dès 1878, A. Jordan avait mis en relation les manuscrits *T* et *A* comme les deux tomes de la même édition. L'unité d'origine est suggérée par la mise en page à deux colonnes et confirmée par l'étude des variantes dans la partie commune à *T* et *A* : dans le livre I de la *République*, les deux manuscrits offrent presque toujours la même leçon, y compris les notes marginales. On est donc assuré d'avoir affaire aux deux tomes de la même édition, mais alors que *A* peut être considéré comme l'original du tome II, *T* n'est qu'une copie, fidèle mais postérieure de cent ans, de l'original du tome I.

Malgré leur origine commune, *T* et *A* ont eu des sorts bien différents à l'époque byzantine et à la Renaissance. La descendance de *T* est très nombreuse alors que celle de *A*, comme on l'a dit plus haut, se réduit à une seule copie partielle pour l'époque byzantine et à deux pour la Renaissance. Mais cette copie partielle est antérieure au manuscrit *T* lui-même. Elle réclame donc, à ce titre et à d'autres, une attention particulière.

Curieuse histoire que celle du *Vaticanus gr. 1* (sigle *O*) ! Troisième en date des manuscrits de Platon, il fait une brève apparition à Paris au début du XIX^e siècle, puis reste introuvable jusqu'en 1908, où Rabe le découvre à la Bibliothèque Vaticane, portant le premier numéro du fonds majeur. D'un format, 360 mm sur 253 mm, comparable à celui de ses devanciers, il ne

compte que 191 folios ; chaque page porte 40 lignes de texte, quelquefois 39. Des *Lois* à l'*Axiochos* (dont la plus grande partie a disparu avec la fin du manuscrit), le contenu est identique à celui du manuscrit *A*, mais l'examen des signatures montre que 23 cahiers manquent avant le début des *Lois*, comme si, à l'occasion d'une reliure ultérieure, le livre primitif avait été divisé en deux parties égales, 23 cahiers d'une part, et, de l'autre, 24 qui constituent l'actuel *Vaticanus gr.* 1. On est tenté de supposer que la partie manquante contenait les mêmes dialogues que le *Parisinus*, en remontant jusqu'au *Clitophon* (n° 29). Un simple calcul fondé sur le nombre des pages et des lignes dans les éditions imprimées fait apparaître que 20 cahiers suffisaient largement. Il faut donc admettre que, compte tenu des trois cahiers supplémentaires, le *Vaticanus* commençait avec l'*Hippias majeur* (n° 25). Voilà donc retrouvé le second tome de l'édition dont le manuscrit d'Aréthas est le premier. Un argument codicologique et paléographique vient confirmer cette restitution. Le manuscrit de Venise *D*, par sa mise en page (40 lignes), atteste l'existence, à une date plus tardive il est vrai, et sous une forme incomplète (nos 1 à 16), d'une édition de Platon à 40 lignes. Tel est l'argument codicologique, pour une partie du moins car la paléographie apporte un précieux complément. En 1960, N. Wilson a montré que le *Vaticanus* avait été copié par le même scribe que le manuscrit *Y* de Démosthène (*Parisinus gr.* 2935). Or ce manuscrit compte 34 lignes à la page, comme le Platon d'Aréthas ; la réglure comporte une particularité propre aux manuscrits d'Aréthas, une ligne verticale tracée dans la marge extérieure de la page à 42/48 mm de la limite de la justification ; quant à son format, la hauteur, en raison d'une forte rognure en tête et en queue, est réduite à 310 mm, mais la largeur, 235 mm, est identique à celle du Platon d'Aréthas. On peut d'abord en conclure que le Démosthène de Paris a de grandes chances d'être un manuscrit de l'archevêque de Césarée. On peut aussi en déduire que le copiste anonyme des deux manuscrits était en relation avec ce personnage mais qu'il pratiquait la mise en page souhaitée par tel autre client, transcrivant ainsi sur 40 lignes le tome II d'un Platon complet pour le tome I duquel Aréthas avait demandé à Jean le Calligraphe des pages de 34 lignes.

Ce tome II, dans la partie qui subsiste, n'est pas homogène malgré l'uniformité de sa présentation. Les études de Jordan et de Post ont montré qu'à partir de la fin du livre V des *Lois*, en 746 b 8, le copiste de *O* avait eu comme modèle le *Parisinus A*, comme en témoignent à la fois l'uniformité des leçons et l'omission de nombreux passages correspondant à une ou plusieurs lignes de *A*. Le changement de source se trahit aussi par un changement de la couleur de l'encre dans *O*, signe d'une interruption dans la copie. Quelques pages plus haut, en 743 b, une note marginale de *O* signale que s'achevait là, un peu avant la fin du livre V, la recension du philosophe Léon (τέλος τῶν διορθωθέντων ὑπὸ τοῦ φιλοσόφου Λέοντος), probablement empêché par la maladie ou la mort d'aller plus loin dans sa tâche. Le changement de source

montre que le copiste avait préféré le texte révisé par Léon à celui de *A*, mais qu'il avait ensuite accordé plus de confiance à *A* qu'au texte non révisé de son modèle si celui-ci, comme il semble, était l'exemplaire même corrigé de la main de Léon. Mais qui était ce Léon ? Probablement l'érudit, mathématicien et philosophe, qui fut quelques années archevêque de Thessalonique avant d'être déposé de son siège pour ses convictions iconoclastes, et devint vers 860, à la suite de la réforme du César Bardas, titulaire de la chaire de philosophie à la Magnaure. On sait qu'il vivait encore en 869, ce qui donne un *terminus post quem* pour l'interruption de la révision des *Lois*.

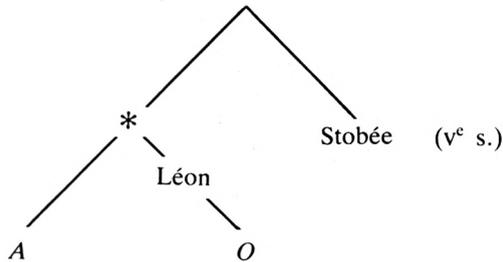
Dans le cours du *x^e* siècle, le *Vaticanus O* se trouva enrichi de corrections et de notes marginales dont les derniers éditeurs (É. des Places pour les *Lois*, J. Moore-Blunt pour les *Lettres*) ont tenu le plus grand compte. En effet, à la différence de la plupart des érudits byzantins, un lecteur du manuscrit *O* (sigle *O'* dans les éditions) a inscrit dans les marges beaucoup de variantes en indiquant leur origine, le « livre du patriarche » (τοῦ πατριάρχου τὸ βιβλίον) et en précisant si elles étaient le fruit d'une correction (ἀπ' ὀρθώσεως) ; ces variantes couvrent aussi bien la partie des *Lois* relevant de la recension de Léon que celle qui est transcrite, comme les *Lettres*, d'après le manuscrit *A*. Il est vraisemblable que le patriarche en question est Photius, la plus haute figure, entre Léon et Aréthas, du premier humanisme byzantin, et il est sûr que le texte attesté pour son livre est très proche de celui de *A* sans pourtant se confondre avec lui.

Dans ces conditions, la source que nous pouvons atteindre pour les *Lois*, de la fin du livre V au livre XII, et pour les *Lettres* est représentée par le manuscrit *A* lui-même et, là où apparaissent des variantes du livre du patriarche, par l'ancêtre commun le plus proche de *A* et de ce livre. En revanche, pour la première partie des *Lois*, la situation est toute différente, car l'examen des fautes d'origine graphique permet qu'on remonte beaucoup plus haut dans le temps. Il faut savoir qu'à partir de la fin du *viii^e* siècle un changement important s'est opéré dans l'écriture des livres grecs : à la majuscule ou onciale, écriture à deux lignes héritée de l'antiquité, on a substitué une écriture à quatre lignes, la minuscule, forme normalisée de la cursive utilisée de longue date pour les documents. Les avantages de la minuscule lui ont permis de supplanter assez rapidement la majuscule. Mais l'opération de transcription d'un système d'écriture dans l'autre était délicate et elle se manifeste par des fautes typiques dues soit à des confusions entre des lettres qui se ressemblaient dans la majuscule (lettres circulaires, lettres triangulaires, lettres carrées ou rectangulaires), soit à des mécoupures de mots entraînées par le défaut de séparation entre les mots et facilitées par l'absence d'accentuation dans la majuscule. Ces fautes se rencontrent déjà dans les papyrus antiques, mais qu'elles soient antérieures ou non à l'opération, dite translittération, leur présence dans un groupe de manuscrits témoigne chaque fois d'une translittération distincte.

Trois fautes graphiques illustrent les possibilités, qu'un bref schéma (avec une étoile pour marquer l'apparition de la faute) rendra plus claires ; il est fait appel aussi à la tradition indirecte, c'est-à-dire à des citateurs de Platon antérieurs, dans ce cas, à nos manuscrits.

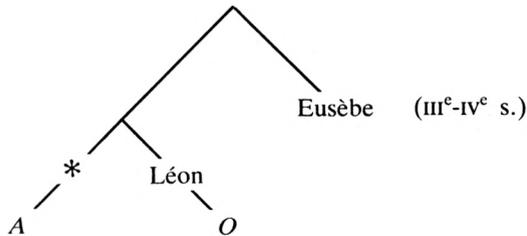
— *Lois* V, 732 b 3 δεῖ A O : ἀεὶ Stobée (A/Δ)

l'adverbe ἀεὶ « toujours » a été lu δεῖ « il faut » par un copiste qui n'avait pas remarqué que le verbe χρῆ « il faut » était en facteur commun dans les deux membres de phrase.



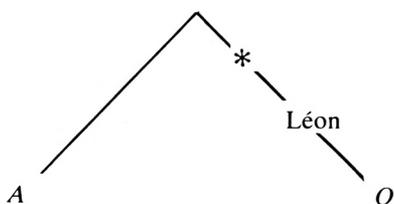
— *Lois* III, 677 c 2 ἄρδην O Eusèbe : ἄρα ἦν A

l'adverbe ἄρδην, mot-à-mot « en l'air », employé pour qualifier des villes ruinées « de fond en comble », a été lu ἄρα ἦν « est-ce qu'il n'était pas possible que... ? » par confusion Δ/A et mécoupure.



— *Lois*, V, 745 d 8 δώδεκα κλήρους θέντας A : δώδεκα προσθέντας O

« assignant douze lots (aux douze dieux) » ou « ajoutant douze (dieux aux douze dieux) » ; les deux groupes accolés **KAKA** ont été simplifiés par perte du second, **H** confondu avec **Π** a entraîné la lecture corrigée προσ-(**H**ΡΟΥC > **Π**ΡΟΥC).



La première faute se trouvait déjà dans l'ancêtre commun de *A* et *O*. Cet ancêtre était écrit en majuscule, et la faute est antérieure à la translittération, car les deuxième et troisième fautes impliquent respectivement une translittération distincte de *A* et de *O*. Sur les deux schémas correspondants, tous les manuscrits qui se situent plus haut que l'étoile au long des traits qui en figurent la série ont nécessairement été écrits en majuscule. Il en va de même, *a fortiori*, pour le premier schéma.

Il s'ensuit que, jusqu'en 746 b 8, *A* et *O* remontent chacun à un modèle en majuscule distinct. Or, on l'a vu plus haut, *A* présente dans les livres V et VI, de part et d'autre de 746 b 8, deux omissions importantes de longueur égale. Si, comme il est vraisemblable, ces omissions sont dues à la perte d'un folio du modèle, elles attestent d'abord, à la différence de ce qui s'est passé pour *O*, l'homogénéité du modèle utilisé par le copiste de *A*. Et puisqu'elles ont permis la reconstitution de la mise en page de ce modèle et une datation au début du VI^e siècle, il en découle que le plus proche ancêtre commun de *A* et *O* est nécessairement antérieur à cette date.

A la différence de *A*, dont la descendance est réduite à deux copies partielles du XV^e siècle, le manuscrit *O* est à la tête d'une nombreuse famille dont L.A. Post a établi la généalogie en 1934. La conséquence pratique de sa démonstration, c'est que l'éditeur des *Lois* ou des *Lettres* doit se contenter d'utiliser *A* et *O*, mais en tenant le plus grand compte des variantes inscrites par les plus anciens correcteurs et lecteurs de ces deux manuscrits.

Avant d'aborder l'étude d'un manuscrit beaucoup plus récent, on a décrit brièvement, un peu à titre d'exemple, le *Vindobonensis suppl. gr. 7* (sigle *W*), un codex de parchemin transcrit dans la seconde moitié du XI^e siècle. D'un format comparable (345/350 mm sur 245/260 mm) à celui des témoins des IX^e et X^e siècles, il compte 31 lignes à la page. Son contenu primitif (on a ajouté ultérieurement le *Clitophon*, la *République* et le *Timée*, soit les n^{os} 29 à 31) était identique à celui du manuscrit *T* jusqu'à la mention « fin du tome I », soit les n^{os} 1 à 28, à l'exception du *Second Alcibiade* (n^o 14), mais l'ordre des dialogues est en partie bouleversé : après la séquence 1 à 13 vient 18, suivi d'une seconde séquence, 22 à 27, puis de six dialogues en ordre inverse, soit 21, 20, 19, 17, 16, 15, et le tout se termine avec le n^o 28. Cet arrangement, à lui seul, fait problème, car il s'oppose au classement régulier des manuscrits

plus anciens. Signalé par Bast en 1794, mis en valeur par Král un siècle plus tard (1892), *W* est plus proche de *T* que de *B* par son contenu, mais il porte des traces d'un processus de contamination entre des traditions différentes. Dans le *Parménide* (n° 9), 130 d 6, où *T* donne $\sigma\tau\omega$ et *B* $\acute{\iota}\sigma\tau\omega$, *W* offre une leçon plus longue $\acute{\epsilon}\gamma\omega\ \sigma\tau\omega$, issue d'une double lecture de $\sigma\tau\omega$ écrit en majuscule ($CT\omega > \epsilon\Gamma\omega$). Dans le *Phèdre* (n° 12), 240 d 4, *T* a la bonne leçon $\delta\iota\delta\omicron\upsilon\varsigma$, *B* a $\alpha\iota\delta\omicron\upsilon\varsigma$ (dû à une mélecture de majuscule : confusion Δ/A) et *W* unit les deux variantes en écrivant $\delta\iota\alpha\iota\delta\omicron\upsilon\varsigma$. Il est probable que le copiste de *W* ou celui de son modèle a fait appel au moins à deux sources différentes pour établir son texte, l'une plus proche de *T* pour les n°s 1 à 13, l'autre plus proche de *B* à partir du n° 15 ; des variations dans le système d'interlocution iraient dans le même sens. Mais ce qui est sûr, c'est que l'état du texte présenté par *W* est celui qui est le plus courant à Constantinople au xi^e siècle, à en juger par les citations que fait Michel Psellos (1018-1078), à qui est dû un renouveau du platonisme à Byzance, et par les traductions en arménien de quelques dialogues, œuvres de Grégoire Magistros, exilé à Constantinople où il mourut en 1058. Au siècle suivant, Henri Aristippe, archidiacre de Catane sous le règne de Guillaume le Mauvais (1154-1166), traduit en latin le *Phédon* (n° 4) et le *Ménon* (n° 24) sur un manuscrit, apporté d'Orient en Sicile, qui se rattache à la tradition de *W*.

Tout différent est le cas d'un autre manuscrit de Vienne, qui porte le n° 39 dans le Supplément grec (sigle *F*). Fait de papier oriental, d'un format moyen (272 mm sur 175 mm), ce manuscrit offre sur ses 264 folios, à raison de 35 lignes à la page, les dialogues 23 à 33 (avec interversion des n°s 28 et 27, le *Méxène* précédant l'*Ion*). Par son contenu, le manuscrit *F* est à cheval sur l'une ou l'autre des divisions en deux tomes pratiquées au ix^e siècle. D'après son écriture, il a été copié entre les années 1280 et 1340. Le texte de Platon, déparé par des lacunes fréquentes, présente à la fois d'excellentes leçons ignorées du reste de la tradition médiévale, et des fautes grossières. Utilisé pour la première fois en 1830 par Carl Emil Christoph Schneider dans son édition de la *République* (n° 30), le manuscrit *F* a fait l'objet d'une excellente étude d'E. Deneke (1922), complétée par E.R. Dodds dans son édition du *Gorgias* (1959) et dans un article qui l'a précédée de peu (1957). Le décompte des lacunes permet de reconstituer la mise en lignes (35 à 40 lettres) et la mise en colonnes ou en pages (30 à 32 lignes) du manuscrit mutilé que le copiste de *F* a reproduit en laissant en blanc les parties détériorées. Qu'il s'agisse d'un rouleau de papyrus portant des colonnes de texte ou d'un livre avec des pages, le modèle est antérieur d'un millénaire à la copie de *F*. E.R. Dodds, qui penche pour le livre, l'attribue à la fin du iii^e siècle ou au début du iv^e ; pour un rouleau, on pourrait remonter un siècle plus tôt. Quoi qu'il en soit de cette précision, on se trouve devant un phénomène rare dans l'histoire de la transmission de textes grecs, une de ces translittérations tardives qui se produisent au temps des premiers Paléologues et témoignent

du souci de retrouver des livres très anciens, antiques en l'espèce, pour en tirer de nouvelles copies. A côté de poètes comme Pindare, Euripide et Théocrite, Platon, tout comme Plutarque, montre que les prosateurs n'ont pas été écartés de cette recherche. Il vaut la peine de noter qu'un des principaux représentants de la renaissance des Paléologues, Thomas Magistros, s'est servi, pour son *Eclogé des mots attiques*, d'un exemplaire du *Gorgias* si proche du manuscrit *F* qu'il se confond peut-être avec lui. La présence de lacunes dans certains dialogues, comme le *Ménon* (n° 24), leur absence dans d'autres, comme la *République* (n° 30), semble indiquer, comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre, que le copiste du manuscrit *F* a utilisé plusieurs modèles différents qui n'étaient pas nécessairement contemporains. A partir du début du xv^e siècle, l'histoire de *F* est bien connue. Acquis en 1420 par le noble vénitien Francesco Barbaro, mort en 1454, il passe ensuite dans les mains de son petit-fils Ermolao Barbaro (1453-1493), savant éditeur de Pline l'Ancien et vaillant traducteur d'Aristote et des commentateurs de ce philosophe. Au début du xviii^e siècle, il fait partie de la collection du poète et librettiste vénitien Apostolo Zeno (1668-1750) qui, nommé poète et historiographe impérial par Charles VI, le lui offre en 1723 avec treize autres manuscrits. Depuis lors, le manuscrit *F* de Platon n'a pas quitté la Bibliothèque de Vienne.

En conclusion à cette étude des plus anciens manuscrits byzantins de Platon, on a présenté schématiquement, comme dans le tableau ci-dessous, les deux éditions du ix^e siècle avec leurs principaux témoins :

Édition en deux tomes (1-28 et 29-fin) faisant partie de la « Collection philosophique »	
Tome I (perdu) ↓ <i>T</i> (2 colonnes, 50 lignes)	<i>A</i> (2 colonnes, 44 lignes)
Édition en deux tomes (1-24 et 25-fin) d'Aréthas de Césarée	
<i>B</i> (34 lignes) ↓ <i>D</i> (40 lignes) [1-16 seulement]	Tome II (perdu) ↓ <i>O</i> (40 lignes) [avec perte de 25-33]

N.B. La flèche indique le sens d'une relation qui n'est pas nécessairement directe, encore moins immédiate. La relation de descendance directe $A \rightarrow O$ à partir de la fin du livre V des *Lois* et l'usage de la recension de Léon le Philosophe dans la partie antérieure de ce long dialogue ne sont pas mentionnés dans le tableau.

Et on a terminé en examinant, groupe de dialogues par groupe de dialogues, comme on l'avait fait pour *A* et *O* dans la première partie des *Lois* (jusqu'en 746 b 8), le nombre des translittérations, afin de proposer, dans les cas où c'était possible, un *terminus ante quem* pour la date de l'ancêtre le plus proche de la tradition médiévale ; les sigles *D* et *W* sont toujours cités entre parenthèses de façon à souligner le caractère secondaire des manuscrits qu'ils représentent. Voici un choix de variantes attestant une mélecture de majuscule ou une mécoupure (la variante authentique précède les deux-points, la variante fautive les suit) :

B T (n^{os} 1-22)

Phédon (n^o 4), 108 c 4 θεῶν *T* (*W*) : ῥσων *B* (*D*)
confusion de lettres circulaires Θ€/*OC*.

Parménide (n^o 9), 143 c 3 τινε ᾧ *T* (*W*) : τι νέω *B* (*D*)
mécoupure facilitée par l'emploi du duel.

Phèdre (n^o 12), 255 b 3 προσεμένου *T* (*W*) : πρὸς ἐμὲ νου *B* (*D*)
mécoupure.

269 a 8 αὐγάς *T* (*W*) : αὐτὰς *B* (*D*)
confusion de lettres majuscules Γ/*T*.

B T F (n^{os} 23 et 24)

Gorgias (n^o 23), 448 b 5 Ἡρόδικος *B T* (*W*) : Πρόδικος *F*
confusion de lettres carrées Η/*Π*.

492 b 2 ῥσοις *F* : θεοῖς *B T* δὲ οἷς (*W*)
confusion de lettres circulaires inverse de celle du *Phédon*, 108 c 4 ; la variante de *W* est une correction erronée.

Ménon (n^o 24), 88 e 4 δέ γε *T F* : λέγε *B*
confusion de lettres triangulaires (Δ/*Λ*) et mécoupure.

T F (n^{os} 25-28)

Ion (n^o 27), 536 d 4 εῦ *T* (*W*) : σὺ *F*
confusion de lettres rondes €/*C*.

Ménexène (n^o 28), 236 b 6 -κολλῶσα *T* (*W*) : κομῶσα *F*
double lambda (ΛΛ) confondu avec mu (*M*).

A T F [n^{os} 29 et 30 (jusqu'à 389 d)]

République (n^o 30), 343 e 5 ἀπεχθέσθαι (accentué ἀπέχθεσθαι) *A T* : ἀπέχεσθαι *F*

omission d'une lettre circulaire dans une série de quatre (Θ € C Θ).

A F [n^{os} 30 (depuis 389 d) à 33]

République (n^o 30), 401 a 7 κακοηθείας *A* : κακονοίας *F*

Η Θ lu Ν Ο et faute d'iotacisme (ε/ι).

403 b 5 νομοθετήσεις *F* : νομοθέτης εἶς *A*

mécoupure.

Minos (n^o 33), 321 a 1 οὔονται *A* : οἶόν τε *F*

mécoupure avec confusion phonétique α/ε.

A O [n^o 34 (jusqu'à 746 b)]

Lois (voir ci-dessus, p. 691).

De cette liste, qui met en valeur les fautes de majuscule particulières, traces de translittérations distinctes, il ressort que l'utilisation des seuls manuscrits d'époque byzantine nous permet d'atteindre un état du texte de Platon qui remonte plus ou moins haut dans l'époque impériale. Pour les dialogues transmis par le manuscrit *F*, l'ancêtre commun le plus récent des groupes *B T F* (n^{os} 23 et 24), *T F* (n^{os} 25-28), *A T F* [(n^{os} 29 et 30 (jusqu'à 389 d)] et *A F* [n^{os} 30 (à partir de 389 d) à 33] est nécessairement antérieur à la date présumée du modèle antique dont *F* est issu, soit le III^e-IV^e siècle. L'ancêtre le plus proche de la paire *A O* [n^o 34 (jusqu'à 746 b)] est antérieur au modèle reconstitué de *A*, attribué au début du VI^e siècle. Quant aux groupes où figurent *B* et *T* (n^{os} 1-22) ou *T F* (n^{os} 23 et 24), il est probable que, pour nombre de dialogues, *B* est le descendant de rouleaux dont il a conservé en partie la stichométrie, ce qui nous ramène au moins au II^e siècle de notre ère.

Un autre apport de ces groupes est de nous permettre, en reconstituant leur modèle, d'écarter d'une manière très sûre les contaminations et réfections d'époque byzantine, dont le manuscrit *W* est à la fois le témoin et la victime.

*

**

Une fois décrits et analysés les plus anciens manuscrits byzantins de Platon, une fois déterminée avec une certaine précision la date de leurs racines

antiques, une comparaison avec la tradition correspondante d'Aristote pouvait être fructueuse et riche d'enseignements. Le cours, commencé seulement dans la seconde quinzaine d'avril, n'a pas permis de développer cette comparaison qui sera reprise l'an prochain. On a dû se contenter de présenter les plus anciens manuscrits d'Aristote d'une manière rapide, sans se livrer encore à la nécessaire analyse qui, dans certains cas, relèvera de la dissection.

On a d'abord rappelé les grandes entreprises d'inventaire des manuscrits grecs d'Aristote, comme celle d'A. Wartelle, qui a recensé en 1963 un total de 2 283 manuscrits (y compris, il est vrai, ceux des commentateurs), ou l'*Aristoteles graecus* fondé par Paul Moraux et dont le premier volume est paru en 1976 (il décrit avec la plus grande minutie les manuscrits d'Aristote conservés dans des villes qui, dans l'ordre alphabétique, vont d'Alexandrie à Londres). Au point de départ de ces entreprises, on a mentionné l'*Aristoteles latinus* de G. Lacombe (t. I, 1939 ; t. II, 1955 ; Supplément, 1961, par L. Minio-Paluello), qui rassemble les manuscrits, si nombreux, des traductions latines du philosophe.

De la présentation des manuscrits d'Aristote, on ne retiendra ici que deux détails, significatifs pour une étude comparative des traditions de Platon et d'Aristote : le format et la mise en page. Tous les manuscrits anciens de Platon sont du même format, soit environ 350 mm sur 250 mm, à l'exception du manuscrit *T*, légèrement plus grand, et leur mise en page est faite soit sur deux colonnes, soit à pleine page, comme le fait apparaître le tableau ci-dessous :

Sigle	Format actuel (en mm)	Mise en page
<i>A</i>	355 × 250	II 44
<i>B</i>	340 × 235	34
<i>D</i>	348 × 260	40
<i>T</i>	372 × 294	II 50
<i>O</i>	360 × 253	40
<i>W</i>	345/350 × 245/260	31

Pour Aristote, la mise en page sur deux colonnes n'est pas attestée dans les plus anciens manuscrits, dont le format (à une exception près qui rejoint les manuscrits de Platon) est nettement plus petit comme le montre le choix que voici :

Cote	Format actuel (en mm)	Mise en page
Oxon. Corp. Chr. Coll. 108	245 × 175	29
Vindob. phil. gr. 100	280 × 192	41
Urb. gr. 35	269 × 210	24
Laurent. 81, 11	295 × 225	26
Paris. gr. 1853	350 × 250	38 et 46
Paris. gr. 1741	235 × 167	34
Marcian. gr. 201	308 × 228	36/37

De telles différences réclament une explication, qui sera donnée l'an prochain.

J. I.

PUBLICATIONS

La mise en page des œuvres poétiques dans le livre grec de l'Antiquité à la fin du Moyen Age, dans *Calames et cahiers*. Mélanges de codicologie et de paléographie offerts à Léon Gilissen, Bruxelles, 1985, pp. 79-87.

Le Comité international de paléographie grecque et ses activités, *Gazette du livre médiéval*, n° 6, 1985, pp. 5-7.

Remarques sur la composition formelle des *Oiseaux* d'Aristophane (v. 1-433), dans *Scholia*. *Studia ad criticam interpretationemque textuum graecorum et ad historiam iuris graeco-romani pertinentia uiro doctissimo D. Holwerda oblata*, Groningen, 1985, pp. 37-52.

Préface de Françoise Létoublon, *Il allait, pareil à la nuit*. Les verbes de mouvement en grec : supplétisme et aspect verbal (« Études et commentaires », 98), Paris, 1985, pp. 5-7.

Nouvelles éditions grecques dans la « Bibliotheca Teubneriana », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1985, pp. 303-312.

L'informatique au service des index, concordances, lexiques et thésaurus, dans *Actes du Colloque sur le thésaurus* (Lille, C.R.E.D.O., 9-10 novembre 1984), Lille, 1985, pp. 32-35.

Rapport sur l'état et l'activité de l'École d'Athènes pendant l'année 1984-1985, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, novembre-décembre 1985, pp. 594-602.

ACTIVITÉS DIVERSES

Colloque sur la poésie gréco-romaine, Paris, 4-5 octobre 1985 : Communication sur « La composition des parties lyriques du *Prométhée enchaîné* ».

Congrès international sur la musique grecque antique, Urbino, 18-20 octobre 1985.

Célébration du centenaire de la naissance de Giorgio Pasquali, Florence, Université, et Pise, Scuola normale superiore, 2-3 décembre 1985 : exposé sur « Giorgio Pasquali, historien et critique des textes ».

Conférence à l'École normale supérieure, 11 décembre 1985 : « Accidents matériels et critique des textes ».

Communication à l'Association des études grecques, 3 mars 1986 : « La tradition manuscrite et la véritable édition princeps du Catalogue de Lamprias ».

Journée d'étude sur l'édition des textes anciens, Lyon, Sources chrétiennes, 15 mars 1986.

Table ronde du C.N.R.S. sur les traductions, Paris, Institut de recherche et d'histoire des textes, 26-28 mai 1986.